

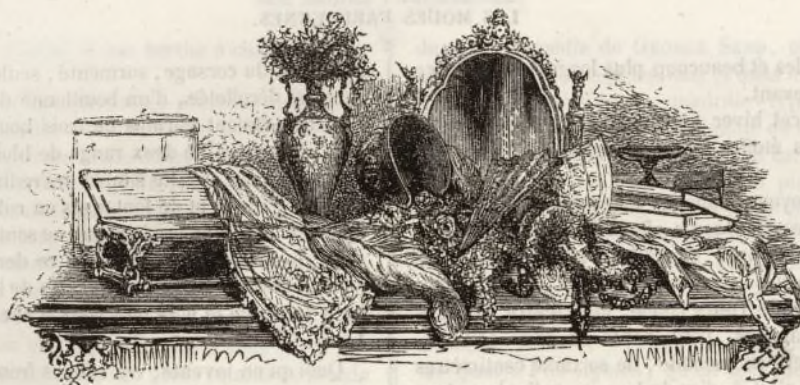


LES MODES PARISIENNES

*Chapeau en chenille des magasins de Guerchener 3, rue de Provence.
Dentelles des fabriques Françaises et Belges au coin de la rue Vivienne et du boulevard.*

Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.

Ayuntamiento de Madrid



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
UNE LARME D'ENFANT, par ÉDOUARD LEMOINE. —
CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS
ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



Les corsages garnis devant avec berthe descendant en pointe à châle sont charmants, d'abord parce qu'ils sont nouveaux, ensuite parce qu'on peut varier à l'infini le genre des ornements : ce qui n'avait pas lieu avec les corsages à draperies ou les berthes ordinaires ; c'était toujours la même éternelle draperie. Quant aux berthes, elles étaient de deux manières : en dentelle ou en étoffe pareille aux robes. Maintenant, grâce aux corsages de madame Célestine Quillet, nous en avons qui sont ornés de simples bouillonnés encadrés d'une berthe de blonde de tulle. Les mêmes garnis de bouillonnés peuvent aussi être variés par un bouillon surmonté d'une blonde ou d'une dentelle ; — d'autres ont des échelles de dentelle posées à plat qui, loin de grossir la taille, la font paraître plus mince ; — d'autres enfin sont ornés de volants de

dentelle ou de blonde froncés avec fontanges de ruban en tête de chaque dentelle et berthe du même genre assez haute derrière, très-étroite du devant.

C'est surtout avec ces corsages que les nouveaux bouquets de Constantin font fureur, car ils se placent sur la jupe et non sur le milieu du corsage ; on dirait que ces deux nouveautés ont été créées sous la même inspiration.

Le bouquet de corsage gênait aussi beaucoup pour les échelles en pierreries, épingles et aiguillettes de diamants ; il fallait adopter l'un ou l'autre de ces ornements : maintenant on peut les porter tous les deux sans que la toilette en soit alourdie.

Les épingles en fleurs ou nœuds de brillants avec aiguillettes font admirablement bien sur les corsages de madame Quillet (1).

Les robes, et surtout les robes de bal, sont très-amplées, et garnies du bas de manière à leur faire faire, derrière, un très-grand cercle ; ce qu'on a supprimé du haut, car on ne porte plus de tournure de crinoline ou autre, se reporte sur le bas.

Ainsi les robes garnies de volants en dentelle sont garnies au bas de trois ou quatre bouillonnés de tulle, et les volants se posent au-dessus. Une autre façon de poser les volants consiste à les placer sur des volants de tulle ou de crêpe un peu au-dessus ; d'autres sont alternés : un volant de crêpe et un volant de dentelle.

Comme on le voit, toutes les garnitures sont disposées pour faire évaser les jupes.

Les jupes des robes d'étoffes lourdes sont aussi

(1) Rue de Choiseul, 23.

très-amples et beaucoup plus longues du derrière que du devant.

Il y a cet hiver un grand luxe, mais le luxe des riches étoffes est sans aucun doute le plus grand.

Nous voyons, dans les magasins en réputation tels que les *Montagnes-Russes*, les *Deux-Pages*, *Burty*, des lampas, des taffetas brochés, des moires antiques qui coûtent de 30 à 34 fr. le mètre.

Un gros de Tours côtelé, fond feutre, à guirlandes blanches, pour robes de demi-toilette, petit-dîner, promenade, de soixante centimètres de large, c'est-à-dire de largeur ordinaire, dont nous demandions le prix parce qu'il nous semblait de bon goût, coûtait 32 francs le mètre. C'était effrayant ! Ajoutez à ce prix celui de la garniture et celui de la façon, cela formera un total encore plus effrayant ; mais c'est la mode : il faut de riches étoffes !

Les coiffures de fleurs sont aussi fort belles. Outre les délicieux feuillages nouveaux de Constantin (1), on porte beaucoup de coiffures en fleurs de velours couleur oreille - d'ours avec raisins en or. Ces coiffures sont d'un bel effet ; Constantin en a d'admirables. Nous citerons ses guirlandes de petites roses qui tombent en grandes grappes de chaque côté de la tête ; — ses mélanges de fruits et de fleurs, qui ont toujours beaucoup de vogue, — et les guirlandes qui se composent d'un cordon de feuillage quelquefois mélangé de fleurs qui se tourne dans les cheveux comme des bandelettes romaines.

Le Théâtre-Italien est redevenu, ce qu'il était avant 1848, le théâtre élégant. Nous y avons remarqué, ces jours derniers, de jolies toilettes, même des toilettes de bal ; car on vient souvent passer une heure ou deux aux Italiens avant de se rendre au bal.

Les coiffures de blonde et fleurs sont toujours les plus nombreuses : ce sont des fonds de blonde très-petits auxquels viennent s'ajouter toutes ces guirlandes ou demi-guirlandes à branches très-longues, très-détachées.

Les demoiselles Romain (2) ont beaucoup de réputation pour ce genre de coiffure, qu'elles créent avec un goût parfait. Leurs chapeaux ou capotes, si jolis et si coquets, ont aussi grand succès ! Ce n'est de tous côtés qu'éloges de leur talent.

Pour les demi-toilettes, les corsages décolletés devant carré sont assez en faveur ; ces corsages se prêtent à beaucoup d'ornements : dentelle, blonde, bouillonnés de tulle froncés, de ruban. Nous en citerons un en damas gris - perle dont le devant était orné de bouillonnés de tulle traversés chacun par un ruban qui venait se nouer au milieu ; le tour de la robe était orné d'une blonde encadrant

le devant du corsage, surmonté, seulement où la robe est décolletée, d'un bouillonné de tulle. Les manches étaient garnies de trois bouillonnés de tulle et bordées de deux rangs de blonde.

On fait pour toilette simple des redingotes garnies de dentelle et de fontanges en ruban. Il faut dire que les fontanges de ruban ne sont autres que des rubans froncés à la vieille : ce dernier nom a sans doute effarouché les divinités de la mode ; on lui a substitué le nom plus doux d'une favorite de Louis XIV.

Quoi qu'on invente, ces rubans froncés restent toujours l'accompagnement le plus joli, le plus coquet en tête des dentelles ou des blondes.

La redingote de velours fermée du bas par trois boutons doubles et du haut par un seul, en laissant le reste du corsage ouvert pour laisser passer le jabot de dentelle, est, parmi les façons de robes simples de madame Quillet, une des plus gracieuses. Les manches de ces robes doivent être presque justes du haut, très-larges du bas.

Le 2^e arrondissement annonce un bal au profit des pauvres. L'Opéra n'a pas semblé trop grand pour réunir les nombreuses âmes charitables de ce quartier. Les dames les plus haut placées dans le monde ont pris cette fête de charité sous leur patronage ; ce sera sans aucun doute une des plus belles de la saison. Ce bal doit avoir lieu le 24 ou le 25 février.

Il nous est presque impossible de citer tous les bals qui ont eu lieu pendant ces jours derniers :

- Bal chez le président de l'Assemblée ;
- Soirée chez le prince-président de la République ;
- Bal à l'ambassade turque ;
- Bals chez les banquiers ;
- Bals dans le faubourg Saint-Germain.

On danse partout. Nous nous bornerons à citer quelques-unes des toilettes les plus remarquées :

— Coiffure de scabieuses très-tombantes sur les épaules. Robe couverte de magnifiques dentelles.

— Coiffure de fleurs en velours couleur oreille-d'ours et raisins d'or. Robe de satin bleu de ciel garnie de volants bordés chacun de trois ou quatre petits volants de blonde très-foncés : le corsage couvert devant de petites blondes ; la berthe à châle l'encadrait garnie de deux rangs de plus haute blonde.

Coiffure de fruits. Robe de crêpe blanc ornée de sept rangs de fontanges de crêpe découpé au bord ; corsage garni devant de petites fontanges de crêpe, avec berthe à châle bordé d'un volant découpé surmonté d'une fontange.

— Coiffure de feuillage et plumes de Constantin. Robe de satin bleu de ciel broché de guirlandes blanches, ouverte des côtés sur du satin bleu uni, ayant dessus des bouillonnés de tulle alternés chacun par une dentelle-Alençon ; le corsage

(1) Rue d'Antin, 7.

(2) Rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

bouillonné encadré d'une berthe à châle en dentelle.

— Coiffure de petites roses-pompons montées en grandes branches très-tombantes sur les épaules. Robe de crêpe rose ornée de trois volants de crêpe bordés chacun de deux petits rubans de satin, avec volant de dentelle par-dessus ne laissant passer le volant de crêpe que d'un ruban; corsage orné de petits volants de crêpe et volant de dentelle avec berthe du même genre.

— Coiffure de bruyère blanche avec grappes de perles en or. Robe de tulle à deux jupes : la première garnie de quinze petits volants de blonde posés sur un grand volant de tulle légèrement froncé; la seconde jupe ornée de neuf rangs de petites blondes posés sur la jupe. Bouquet à la jupe, près de la pointe de la robe, en bruyère et perles d'or, avec nœuds à deux grands bouts en rubans bordés d'une passementerie en dentelle d'or; corsage couvert de petites blondes, avec berthe couverte de même.

Toilettes de jeunes personnes. — Guirlande de fleurs roses, volubilis en grandes branches. Robe de tulle blanc à deux jupes : la première ornée de plis larges d'un travers de doigt jusqu'à la hauteur de la seconde jupe; cette seconde jupe presque entièrement couverte de plis; corsage à draperie.

— Coiffure de roses variées du rose le plus vif au rose presque blanc. Robe de crêpe rose couverte de petits volants découpés avec berthe bordée de volants découpés.

— Coiffure de feuillage et bruyère blanche. Robe de taffetas blanc à deux jupes; la seconde ornée seulement, près de la pointe du corsage, d'un grand nœud de ruban de satin retenu par un bouquet semblable à la coiffure, mais laissant tomber de grandes branches de verdure.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Capote de chenille ornée de plumes. Manteau de velours garni de fourrure d'hermine. Redingote de damas.

TOILETTE DE MARIÉE.

Robe de satin garnie de volants en dentelle relevés des côtés et ornée de rubans partant de la taille et venant se nouer à chaque volant.

PATRONS.

Patron de paletot de lit pour être garni d'un bouillonné d'étoffe et d'une bande brodée à l'anglaise. Cette bande se trouve sur la même planche.

Deux bordures de mouchoirs au feston blanc ou de couleur.

MUSIQUE.

Le *Quadrille de François le Champi*, par ANCESSY, exécuté tous les soirs au théâtre de l'Odéon

dans la comédie de GEORGE SAND, obtient un immense succès dans les bals et dans les salons; c'est pour ainsi dire un quadrille-type, par la franchise du rythme et l'originalité de ses mélodies, empreintes de la couleur et du caractère de l'ouvrage berrichon : aussi tous les pianistes se sont-ils emparés de ce charmant quadrille, destiné à faire époque, et qui défraiera les soirées de cet hiver en joyeuse compagnie des quadrilles de Musard : 1° *Le Moulin des Tilleuls*, sur l'opéra de Maillart; 2° *Brise-Tout*, sur l'Album-1850 d'Étienne Arnaud; — et de celui d'AMÉDÉE ARTUS, les *Quatre Fils Aymon*, qu'on applaudit chaque soir au théâtre de l'Ambigu.

Nous recommandons à nos lectrices le *Bengali au réveil*, charmante bluette pour piano, de Léon-Pascal Gerville, publiée par BRANDUS, rue Richelieu, 97.

UNE LARME D'ENFANT.

Figurez-vous, lecteur, que nous sommes dans le foyer des acteurs d'un des théâtres de Paris. Vous savez, n'est-il pas vrai, ce qu'est un foyer d'acteurs? Un salon de quatre mètres carrés où, de six heures du soir à minuit, se réunissent acteurs, actrices, directeurs, auteurs dramatiques et journalistes. Là, on cause, non pour médire, mais pour causer. Comme on est entre amis, ou, pour me servir du terme technique, entre *camarades*, on ne se gêne pas, on ne court point après l'esprit, on se tait plutôt que de parler pour ne rien dire, d'où il arrive que la plupart du temps on a, chacun à son tour, de l'amabilité, de l'esprit, de l'entrain, parfois même de la sensibilité. Là se disent tour à tour et le fait piquant, et la chronique quasi-scandaleuse, et l'anecdote touchante. Là, le narrateur conte bien, car il est toujours sûr d'être écouté avec une extrême bienveillance. Or, il y a de cela deux jours, j'ai entendu dans ce foyer une histoire qui, toute simple, toute unie qu'elle puisse être, m'est allée droit au cœur. Je vais vous la redire telle que je l'ai retenue. Si elle ne vous émeut point, c'est que je la raconterai mal.

On avait parlé de la pluie, du beau temps, — de toutes choses et de quelques autres encore, lorsqu'à propos d'une pauvre jeune débutante qui, l'autre soir, est demeurée immobile, sans voix et, pour ainsi dire, inanimée en face de ce formidable Croquemitaine qu'on appelle le public, la conversation prit une allure quelque peu métaphysique.

« On ne guérit pas de la peur, dit l'un. La nature nous crée hardis ou timides.

— Comme elle nous crée froids ou ardents, dit l'autre, joueurs ou luxurieux, enclins au vice ou à la vertu. Tout cela histoire de sang, de tempérament, de nerfs. Tel meurt sur l'échafaud qui, s'il eût été lymphatique, mourrait honnêtement dans son lit. On prétend que les hommes sont ce que l'éducation les fait; erreur! Les hommes sont toute leur vie ce qu'ils sont en naissant. Tant mieux pour ceux qui naissent bien organisés; malheur aux autres!

— Allons donc, reprit un des auditeurs. Ce que vous dites là est du matérialisme, et du plus désolant. Si l'humanité était ainsi faite, l'humanité serait une peste, il faudrait lui mettre une pierre au cou, lui attacher les pieds et les mains et la jeter à la rivière. Est-ce que vous croyez, par exemple, qu'un homme qui a des ridicules, des vices ou des passions, ne saurait s'en corriger?

— Des ridicules, peut-être; des vices ou des passions, jamais. Montrez-moi un ambitieux, un joueur, un avare converti: je vous en défie!

— Un avare converti? Il y en a un parmi nous; et ce converti, c'est moi, s'écria un de nos dramaturges les plus distingués, homme de cœur dont la prodigue générosité est aujourd'hui proverbiale.

— Vous avez été avare, vous?...

— Comme Harpagon. De plus, j'avais l'avantage d'être bourru comme le bourru de Goldoni. La seule différence qu'il y eût entre lui et moi, c'est que j'étais aussi peu bienfaisant que j'étais bourru. Et, à cette heure, je suis radicalement guéri de ces deux infirmités.

— Et qui donc a opéré cette cure si merveilleuse?

— Qui?..... Une larme d'enfant.

Ici l'attention redoubla. Tous, nous nous serâmes autour du converti.

« C'était en 1834, dit-il, je venais de donner au théâtre de la Porte-Saint-Martin celle de mes pièces qui, jusqu'à ce jour, m'a rapporté la plus forte somme d'argent, et pourquoi ne dirais-je pas le mot? la plus forte somme de renommée. Deux lettres m'arrivèrent à la fois de Marseille: l'une était du directeur du théâtre; elle m'annonçait que, vu les difficultés de mise en scène qu'offrait la représentation de mon drame, on me proposait de venir moi-même en diriger les dernières répétitions. L'administration du théâtre s'en remettait à moi du soin de fixer l'indemnité qui devrait m'être allouée pour mes frais de voyage et de déplacement. Il fallait partir sur-le-champ.

» L'autre lettre était ainsi conçue :

« Monsieur, la femme et la fille de votre frère meurent de misère. Quelques centaines de francs les arracheraient à la mort, votre présence les rendrait à la santé.

» Signé : Le docteur LAMBERT. »

» Je vous l'ai dit tout à l'heure, et je ne crains pas de le répéter, car c'est un aveu que maintenant je puis faire sans honte, j'avais l'âme d'Harpagon. La lettre du docteur me déplut souverainement; je la froissai avec colère. Cependant la proposition du théâtre de Marseille exigeait une solution immédiate. Je partis.

» Mon voyage ne fut qu'une longue addition. Je calculais ce que pourrait être l'indemnité que j'aurais à réclamer; d'avance, je tarifais mes conseils, je cotais mes paroles, je me faisais marchandise.

» Quant à ma belle-sœur, j'y songeais le moins possible. Chaque fois que son souvenir se présentait à ma pensée, je m'efforçais de l'anéantir. Oh! cela était mal, bien mal; car j'avais eu déjà un tort immense à l'égard de la pauvre femme. Quelques années auparavant, mon frère, honnête matelot que la mer a dévoré, m'avait écrit pour m'apprendre que, fou d'amour, il allait épouser la fille d'un pêcheur, laquelle lui apportait une dot composée d'un excellent cœur, de jolis yeux et d'une absence parfaite de numéraire. A cette lettre, j'avais naïvement répondu: « Tu vas te marier avec une femme que tu aimes et qui a l'avantage d'être encore moins millionnaire que toi... Soyez heureux, si vous pouvez; mais, entre nous, je vous dirai à tous deux que vous faites une sottise... S'il en est temps encore, ne la faites pas... Adieu. » — Cette lettre était peu spirituelle: en revanche, elle était grossière.

» Elle était Bretonne, ma belle-sœur, ce qui, tout le monde sait cela, veut dire fière, honnête et têtue. Elle n'oublia jamais cette lettre cruellement brutale, et, dans son cœur, elle conçut un mépris profond pour celui qui l'avait écrite. Aussi, quand une tempête lui enleva son mari, quand, sans appui, sans espoir, elle se vit réduite à se débattre contre la pauvreté et la maladie, elle résolut de mourir plutôt mille fois que d'appeler son beau-frère à son aide. Et elle serait morte, comme elle avait décidé de le faire, sans m'écrire, sans me pardonner, — ce qui eût été très-breton sans doute, mais peu sage et pas du tout chrétien; — mais elle n'était pas seule au monde, la Bretonne! Elle avait une petite fille, un amour de petite fille qui, sur le grabat où languissait sa mère, souffrait la faim avec une résignation d'ange et dépérissait tous les jours. La Bretonne avait beau être têtue, cela ne l'empêchait pas d'aimer sa fille de toutes les forces de son âme. Bientôt elle reconnut que, si elle ne voulait pas tuer son enfant, il fallait qu'elle prit son courage à deux mains et tentât d'attendrir son beau-frère, si dur et si méchant. Elle fit sa confession à son médecin, homme honnête et charitable, qui, du premier coup d'œil, avait reconnu que le vrai mal de sa cliente était la faim, mais n'avait pu donner à la patiente que des secours minimes et insuffisants, car il man-

quait lui-même du nécessaire. — Les médecins des pauvres ont tous les talents, excepté celui de se faire payer. — C'était ce brave homme qui s'était chargé de m'écrire.

» Quand j'arrivai à Marseille, le docteur était dans la cour des Messageries. Comme je n'avais pas répondu à la demande d'argent qu'il m'avait adressée, il s'était dit dans sa simplicité : « Il vient ! » et de jour en jour il m'attendait. Les belles âmes sont ainsi : tout d'abord, elles soupçonnent le bien. Les paroles dont il me salua furent celles-ci : « Vous n'avez pas perdu le temps, monsieur. Vous avez pressenti qu'un retard serait un arrêt de mort. Dieu vous récompensera de cette bonne action. »

» Cet éloge me parut amer comme une ironie, mais je n'eus point le courage de dire que je ne le méritais point. Et quel homme a jamais décliné la louange ? Quel âne a jamais refusé de passer pour un lion ?...

» Ma première visite que, dans ma pensée, j'avais destinée au théâtre fut pour ma belle-sœur. Je la trouvai dans une misérable mesure où jamais n'a lui un rayon de soleil. Près du lit de douleur se tenait une petite fille aux grands yeux noirs, aux sourcils déjà fortement accusés, à la chevelure d'un blond doré encadrant de boucles capricieuses une physionomie empreinte d'une finesse intelligente et de cette gravité résignée que donne la précoce habitude de la souffrance. Grand Dieu ! qu'elle était belle encore et que sa pâle maigreur était éloquente !

» Silencieux, je la contemplais... Je commençais à comprendre alors qu'il y a dans l'enfance une puissance attractive, une fascination victorieuse qui s'exerce avec un irrésistible empire, même sur les cœurs les plus obstinément fermés aux sensations douces et attendrissantes. J'aurais voulu embrasser cette délicieuse enfant ; mais la sordide avarice me souffla tout à coup une horrible pensée : je me dis que si je me laissais émouvoir j'étais perdu, car j'allais me créer des devoirs sans nombre auxquels jusqu'alors j'avais pris à tâche de me soustraire ; je me dis qu'il me faudrait faire disparaître jusqu'à la dernière trace de la hideuse misère que j'avais là sous les yeux. Cette pensée me frappa de terreur, je reculai comme recule l'homme qui croit apercevoir un abîme sous ses pas.

Le bon docteur ne pouvait deviner ce qu'il y avait en moi de sécheresse et d'épouvantable égoïsme ; il prit mon effroi pour de la pitié. Cette hésitation d'avare en face d'une douleur dont il voudrait fuir le spectacle lui sembla l'émotion d'une âme tendre ; un sourire mélancolique apparut sur ses lèvres, il vint à moi et me saisissant la main, il me dit : « La vue de cette grande » infortune vous touche, monsieur ! Mais le médecin doit, avant tout, se familiariser avec

» l'aspect du mal qu'il essaie de guérir. C'est vous » qui êtes le seul médecin de ces deux pauvres » créatures. Approchez-vous ! » Il me conduisit à deux pas du lit. De mon front tombaient des gouttes d'une sueur glacée. La honte me tenaillait l'âme et ma méchanceté me suppliciait.

» Lorsque la Bretonne m'aperçut si près d'elle, elle fit un violent effort et se souleva sur son séant. Il y avait sur son visage je ne sais quoi de triste et de fier ; elle aurait voulu, mais n'osait point ordonner, la malheureuse femme, et cela lui coûtait bien de demander une grâce à un homme en qui elle n'avait pas foi ! Aussi elle ne descendit point à la prière ; mais de son doigt décharné et tremblant d'émotion elle me montra sa fille ; puis, avec cet accent du cœur qui pénètre et déchire : « Voilà un pauvre ange du bon Dieu qui bientôt n'aura plus de mère ! »

» Cette courte mais énergique allocution ne me vainquit point ; je me gardai bien de regarder l'enfant dont ma dureté avait peur, et je répondis le plus froidement que je pus : « Pourquoi donc » avoir de ces mauvaises idées ? Vous êtes jeune, » vous avez un bon médecin. Il ne faut pas dés- » espérer... » Tout autre eût ajouté : « Il vous » arrive un frère qui ne demande pas mieux que » de vous faire oublier les chagrins qu'il vous a » causés. Comptez sur lui, il sera le père de votre » enfant... » Mais je n'ajoutai pas cela. Je n'avais qu'une pensée : Fuir ! — O culte du veau d'or, que tu es fécond en infamies !

» Pendant qu'incertain je méditais une honteuse retraite, la charmante petite enfant n'avait pas cessé de me regarder avec des yeux plus surpris qu'effrayés ; elle s'approcha de moi, retira ma main de la main du docteur, et m'indiquant le pied du lit sur lequel gisait sa mère, me dit d'une voix la plus douce du monde : « Assieds-toi là, car tu es trop grand pour que je puisse t'embrasser si tu ne me mets pas sur tes genoux. »

» Je m'assis, et d'elle-même l'enfant monta sur mes genoux.

» La Bretonne, voyant cela, leva les yeux au ciel et parut prier.

» Quant à moi, je sentis que le moment décisif de la lutte était arrivé et je m'enveloppai le cœur d'un triple airain. Je me dis qu'à cette femme et à cette enfant je ne devais rien ; que le prix si pénible de mon travail était à moi, bien à moi ; que l'avenir est vaste et semé de périls, que le sacrifier serait imprudence et folie. Je me donnai en un mot toutes les excellentes raisons que l'amour du moi emprunte si savamment à la logique. Ma conviction une fois faite et arrêtée, je résolus d'être fort, et fronçant le sourcil, je considérai l'enfant. Elle aussi me considérait ; son regard limpide et naïvement hardi plongeait dans mon regard ; on eût dit qu'elle cherchait par quel côté elle pourrait faire une brèche dans ce rempart de

glace derrière lequel je m'efforçais de me retrancher. Enfin jetant ses petits bras autour de mon cou, elle me dit de sa voix argentine : « Veux-tu être mon papa, je t'aimerai bien?... C'est que tu lui ressembles joliment à mon papa!... Il avait l'air méchant comme toi, mais il était bien bon, et il avait beau faire les gros yeux je n'avais pas peur de lui... Es-tu bon aussi, toi? »

Combien il y avait de grâce et de séduction dans cette enfantine interpellation, je ne saurais vous le dire. Et cependant je ne cédaï point! Et, rassemblant en un dernier effort tout ce que je me savais de rigueur dans l'âme, je dénouai avec une rude vivacité ces petits bras qui s'étaient simplement enlacés autour de mon cou, et, sans mot dire, je déposai l'enfant à terre. A ce moment, je vis sur son visage si merveilleusement expressif se peindre une horrible douleur; puis une larme, glissant avec lenteur sur cette peau lisse et transparente, retomba brûlante sur ma main qui tremblait..... Il se fit alors en moi comme une soudaine révolution; mon avarice et ma brutalité m'apparurent dans toute leur repoussante vérité; je rougis de moi... Sans plus chercher à combattre cet instinct de bonté que tout homme a dans l'âme, je ne voulus plus raisonner, je me contentai de sentir, et me laissant aller à ce bonheur, si nouveau pour moi, d'être guidé par mon cœur, j'étendis les mains sur la tête de l'enfant et je m'écriai : « Devant Dieu et devant ta mère qui m'entendent, je promets d'être ton père, et jamais, je le jure, fille n'aura été plus tendrement chérie que je te chérirai. »

« Ah! si vous aviez vu la Bretonne, quand elle m'entendit parler ainsi! Ses yeux brillaient, sa figure, où rayonnait un éclat étrange, était comme illuminée par le bonheur; sa poitrine haletait. Sa bouche s'ouvrait, sans doute pour me remercier, mais les paroles ne venaient pas. Le médecin et moi nous eûmes une frayeur affreuse; nous crûmes qu'elle allait mourir de joie. Mais la joie ne tue pas. Bientôt la malade respira plus librement; elle put pleurer et me dire : « Frère, je vous avais mal jugé.... » Elle ajouta je ne sais quelles autres paroles que je ne voulus pas entendre. Je crois, Dieu me pardonne, que, si je l'eusse laissée faire, elle allait me demander pardon de ma brutalité. C'eût été pour en mourir de remords.

« Je l'interrompis en lui faisant observer qu'elle était bien faible et qu'elle agirait sagement en gardant le silence. L'excellent docteur m'approuva : il ordonna quelques médicaments et déjà il s'éloignait.... Je le pris à part et lui présentant mon portefeuille, je lui dis :

« Docteur, encore un service. J'ai hâte que ma sœur sorte de cette mesure. Je ne suis jamais venu à Marseille, je n'y connais âme qui vive. Vous chargeriez-vous de nous trouver, le plus

promptement possible, un appartement où il fût permis d'apercevoir le soleil et de respirer? »

— J'y consens, me répondit le docteur; mais la pauvre femme ne jouira pas longtemps de ce bien-être.

— Eh! docteur, quand elle n'en jouirait qu'un jour, c'est quelque chose dans une vie de misère et de larmes, qu'un jour de bonheur!

« Le docteur accepta la commission. Le soir elle était faite et bien faite.

« Le lendemain nous occupions, au bord de la mer, une petite maison simple, mais admirablement située : il n'y avait alentour que le ciel, la verdure et l'eau. Là, trois mois se sont écoulés pendant lesquels j'ai nourri l'espoir d'arracher ma pauvre sœur au mal qui la consumait. Et comment n'aurais-je pas eu cet espoir? Elle était si calme! Il y avait un si doux sourire sur ses lèvres, surtout quand elle me voyait, oubliant et mes quarante ans et mes cheveux gris, redevenir enfant pour plaire à l'enfant dont j'avais juré d'être le père! Hélas! mes espérances ne devaient pas se réaliser. Il y avait trop longtemps que le combat durait entre la mala le et la maladie; les sources de la vie étaient taries; science et soins n'y pouvaient plus rien. Ma sœur savait mieux que nous tous que le terme fatal approchait, mais elle ne s'en effrayait point. Si elle n'en parlait que rarement, c'était pour ne pas faire couler les larmes de sa fille.

« Bientôt le moment fatal arriva!

« Par une de ces magnifiques soirées, comme il y en a là-bas, sous le ciel de Provence, alors que la lune montait au-dessus des grands arbres de notre petit jardin et qu'un vent doux, qu'elle amenait avec elle, soufflait au visage de la Bretonne qui, placée entre sa fille et moi, respirait avec délices la fraîcheur du soir, je sentis tout à coup sa main presser convulsivement ma main; j'eus comme le froid ardent de la fièvre et mes yeux se tournèrent du côté de la malade.... Sur son visage il y avait une sérénité céleste. « Frère, me dit-elle, grâce à vous j'ai su ce que c'est qu'être heureuse; je m'en vais contente.... Vous aimerez ma fille.... Adieu!... »

« Elle cessa de parler : tout était fini.

« Vous l'avouerez-je? Cette mort n'eut pour moi rien de terrible. C'est que dans ces derniers mots de la mourante, dans son pâle sourire, dans ce rayon d'espérance dont brilla le dernier de ses regards, il y avait comme une volupté mystique, comme un calme majestueux : ce n'était point la nuit du néant, c'était l'aurore d'un beau jour.

« A dater de cette époque la fille de mon frère fut la mienne. A elle je me suis voué tout entier; de ses joies j'ai fait mes joies, de sa vie ma vie. Ah! je lui dois tant! C'est par elle que je suis! Cette larme, perle précieuse que mon cœur a recueillie a été pour lui ce qu'est la goutte de rosée

pour la fleur qui ne s'est point encore ouverte : elle l'a fait s'épanouir.

ÉDOUARD LEMOINE.

GAUSERIES.

*. Le maire de Meaux était bon, mais le maire de Caen est meilleur.

Ce magistrat normand est en train de devenir encore plus célèbre que l'illustre protecteur de Bilboquet.

Seulement, pour arriver à la gloire, le maire de Caen ne suit pas les errements du maire de Meaux, il a voulu se frayer une route entièrement différente.

Vous vous rappelez sans doute l'enthousiasme de ce bon maire de Meaux toutes les fois qu'une troupe dramatique venait visiter la capitale de la Brie.

Ce véritable ami des arts et des artistes encourageait de la voix, du geste et du regard tous les sujets plus ou moins remarquables composant la troupe de Bilboquet.

— A Zéphirine déployant ses grâces dans la cachucha, ce bon maire de Meaux criait avec sa petite voix flûtée : « Très-bien ! très-bien ! »

— A la femme sauvage, à la terrible Atala dévorant des pigeons crus et des cailloux encore bien moins cuits : « Très-bien ! très-bien ! »

— A Bilboquet, enfin, revêtu d'un costume espagnol pour danser un pas hongrois : « Très-bien ! très-bien ! »

Toujours : très-bien ! Le maire de Meaux ne sortait pas de là.

Le maire de Caen est également en train de devenir célèbre auprès de tous les directeurs des troupes plus ou moins nomades, mais c'est en disant toujours : « Très-mal ! très-mal ! »

Ce maire incomparable a des idées à lui, il refuse de donner son approbation à tout ce qui a plu aux Parisiens.

Du moment où une pièce obtient un grand succès dans la capitale, c'est une raison suffisante pour qu'il la déclare indigne d'être offerte en spectacle à ses administrés.

Le dernier veto apposé par le maire de Caen a empêché la représentation du plus joli, du plus spirituel, du plus littéraire de tous les vaudevilles qui aient été joués depuis plusieurs années à Paris. Vous avez nommé *la Vie de Bohême*.

Lorsque le terrible maire a pris connaissance du manuscrit de cette pièce ; il s'est écrié : « Très-mal ! très-mal ! »

S'étant entouré de son écharpe, le maire de Caen ordonna que le directeur du théâtre fût appréhendé au corps et qu'on l'aménât incontinent en sa présence mort ou vif.

L'infortuné accourut aussitôt en se demandant tout le long du chemin quel crime il pouvait avoir commis contre les lois normandes ! Le maire de Caen, montrant le fatal manuscrit qui était relégué dans un carton comme un pestiféré, prononça ces paroles terribles : « Je vous défends de jamais faire représenter sur le théâtre de la ville de Caen une pareille turpitude ! »

Ce bon maire s'était imaginé que, si les bourgeois de Caen apprenaient à connaître la vie de Bohême, ils cesseraient à l'instant même d'être de bons bourgeois de Caen et se feraient tous Bohémiens.

Le maire de Caen veut cacher à tout jamais à ses administrés de l'un et de l'autre sexe qu'il y a dans la capitale des peintres qui vivent maritalement avec des grisettes sans la permission de M. le maire, qu'on rencontre dans cette même ville des poètes qui font des sonnets et des dettes, et qu'enfin l'on voit journellement à Paris des singes mourir d'indigestion en mangeant des perroquets, toujours sans la permission de M. le maire.

Autoriser à Caen la reproduction de pareils scandales, c'était s'exposer à jeter la perturbation dans toutes les classes de la société ; mais grâce à la censure intelligente de M. le maire, le chef-lieu du Calvados continuera à être l'asile de toutes les vertus que l'on y cultive depuis des siècles, concurremment avec les bœufs.

Il reste au maire de Caen une dernière mesure à prendre, c'est de refuser à ses administrés des passe-ports pour Paris, tant que l'on continuera à jouer dans la capitale le déplorable, le scandaleux, l'affreux vaudeville intitulé *la Vie de Bohême*.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

*. Au théâtre des Variétés *Lulli* continue à être le grand succès du jour ; l'inimitable Déjazet continue à être rappelée chaque soir par la salle entière, ajoutons qu'elle est parfaitement secondée par tous les artistes, aussi l'on ne doit pas s'étonner si les recettes s'élèvent régulièrement à trois mille francs.

Voilà pour le présent. Quant à l'avenir, il ne s'annonce pas d'une manière moins brillante. Le nouveau directeur des Variétés, M. Thibaudau, vient de faire preuve d'une haute intelligence en attachant à son théâtre Arnal, qui quitte le Vaudeville pour venir occuper la place laissée vide par Bouffé.

Nous ne songeons nullement à contester le mérite de Bouffé, c'était un talent hors ligne, mais surtout hors de la ligne du théâtre des Variétés.

Parlez-moi de maître Arnal ! avec lui on peut entrer hardiment dans la salle du passage des Panoramas, et sans se dire : Voyons, vais-je rire ou vais-je pleurer ?

Avec Arnal, si l'on pleure jamais, ce n'est qu'à force de rire.

Cet excellent artiste va faire sa rentrée aux Variétés, d'ici à quelque temps, dans *l'Homme blasé*, une des pièces les plus désopilantes de son répertoire.

Nous disons rentrée, parce qu'Arnal avait appartenu à la troupe des Variétés, il y a environ vingt-cinq ou trente ans, à une époque où il avait été engagé pour tenir l'emploi des amoureux grêlés, lequel rôle n'a plus maintenant d'analogue dans aucune troupe.

Puis il joua à ce même théâtre quelques petits bouts de rôles dédaignés par les comiques de l'endroit ; et voici qu'en 1850 il rentre triomphant dans ce théâtre, d'où il était parti si petit en 1825 !

Aujourd'hui, Arnal va résumer à lui seul, aux Variétés, Brunet, Tiercelin, Odry et Vernet ! Le public sera enchanté de lui accorder en masse tous ces bravos qu'il partageait autrefois.

Toutes les opinions politiques sont d'accord pour crier : Vive la gaieté ! vive Arnal !



LE BIEN

Explication du dernier Bêbut.

Dans le mois hyène, âge, laie troue verre sellé, brai, lais, haut faix d'armes, des chattes, lin.
(Dans le moyen âge, les trouvères célébraient les hauts faits d'armes des châtelains.)

1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abréger le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écrin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 40 fr. pour la petite Épingle-broche; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

Enveloppes comiques. 42 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

A vendre un fonds de Modes, ayant 25 ans d'existence, dans une ville de 80 mille âmes. — S'adresser, à Paris, au bureau du journal, ou chez M. Dufour, 6, place de la Préfecture, à Lyon.